APPRÉHENDER LES CROYANCES COLLECTIVES CONCERNANT LA VIOLENCE CONJUGALE: DES STÉRÉOTYPES SEXISTES À L'UTOPIE LESBIENNE

Fiona EYRAUD[1], Annalisa CASINI[2] ET Olivier KLEIN[1]

RESUME

Nous nous intéressons à une forme de croyance collective : les stéréotypes de genre en relation avec les violences conjugales. Les stéréotypes ont, tout d'abord, une fonction cognitive qui permet de donner du sens à notre monde social. Dans leur fonction idéologique, les stéréotypes constituent un outil cognitif permettant de justifier et maintenir les structures sociales en légitimant des hiérarchies préexistantes. En ce sens, l'invisibilité des violences conjugales au sein des relations lesbiennes peut servir à maintenir la différenciation de genre et à légitimer les inégalités de genre. En maintenant l'idée que seules les relations impliquant des hommes peuvent être violentes, une telle invisibilité contribue à renforcer les stéréotypes traditionnels de genre, dépeignant les femmes comme passives. Cette conception binaire contribue à légitimer les rôles sociaux et les inégalités de pouvoir entre hommes et femmes. A rebours, les stéréotypes peuvent également être utilisés de manière stratégique pour transformer les structures sociales, cela peut se produire lorsque des groupes minoritaires utilisent délibérément des stéréotypes à leur avantage. L'invisibilité des violences conjugales lesbiennes peut être utilisée de manière stratégique par les lesbiennes pour développer une identité sociale valorisante. Face à l'homophobie généralisée, montrer la supériorité

[1] Centre de Recherche en Psychologie Sociale et Interculturelle, Université Libre de Bruxelles
[2] Institut de Recherche en Sciences Psychologiques, UCLouvain

de leurs relations par rapport aux relations impliquant des hommes peut être une stratégie pour lutter contre les stéréotypes négatifs associés à l'homosexualité. L'objectif à long terme de cette stratégie pourrait être de transformer les perceptions sociales mais cette approche stratégique, bien qu'elle puisse avoir des aspects positifs, peut également renforcer les stéréotypes liés à la passivité des femmes. La complexité réside dans la gestion délicate de l'utilisation stratégique des stéréotypes pour lutter contre l'oppression, tout en évitant le risque de renforcer involontairement ces mêmes stéréotypes et d'invisibiliser la problématique réelle de la violence conjugale au sein des couples lesbiens, ainsi que sa prise en charge.

INTRODUCTION

La violence conjugale est une problématique sociale grave et complexe qui affecte des millions de personnes à travers le monde (OMS, 2021). Selon, la Convention d'Istanbul de 2011, l'expression « violence conjugale » se réfère à « tous les actes de violence physique, sexuelle, psychologique ou économique qui surviennent au sein de la famille ou du foyer ou entre des anciens ou actuels conjoints ou partenaires, indépendamment du fait que l'auteur de l'infraction partage ou a partagé le même domicile que la victime » (*p*. 3) et ajoutant à cette définition quelques précisions, telle que « reconnaissant que les femmes et les filles sont exposées à un risque plus élevé de violence fondée sur le genre que ne le sont les hommes; reconnaissant que la violence domestique affecte les femmes de manière disproportionnée et que les hommes peuvent également être victimes de violence domestique » (*p*.2). Une des spécificités des violences au sein du couple est qu'elles se répètent, s'aggravent et deviennent de plus en plus fréquentes. Ces actes de violence se déroulent également dans une dynamique de pouvoir inégal, où l'un des partenaires domine l'autre. Pour illustrer ce phénomène, rappelons une affaire fort médiatisée en France. En 2021, Valérie Bacot, après des décennies d'horreur, a finalement commis un geste désespéré pour se

libérer de son mari tyrannique et des violences subies. Son histoire a suscité une onde de choc et a provoqué une prise de conscience accrue sur la réalité des violences conjugales. Cette affaire a révélé non seulement la souffrance des victimes, mais aussi les failles du système judiciaire et social qui n'a pas su les protéger à temps. Ce cas a poussé à reconsidérer la manière dont la société perçoit et répond aux violences conjugales. Cet article se propose donc d'examiner les fonctions des stéréotypes et leur impact sur la perception des violences conjugales, en avançant la thèse suivante : les stéréotypes peuvent servir une fonction idéologique pour les groupes privilégiés et une fonction utopique pour les groupes défavorisés. Pour illustrer cette thèse, nous montrons que les stéréotypes de genre perpétuent les inégalités mais sont aussi mobilisés par les lesbiennes pour valoriser leurs relations, en les présentant comme exemptées de violences par rapport aux relations hétérosexuelles marquées par des positions de pouvoir asymétriques entre les hommes et les femmes.

QUANTIFIER LA VIOLENCE CONJUGALE

Partant des chiffres globaux sur la violence conjugale, à un niveau mondial, l'Organisation Mondiale de la Santé constate qu'une femme sur trois est ou a été victime de violence physique et/ou sexuelle de la part d'un partenaire au cours de sa vie (OMS, 2021). De plus, on estime que sur l'ensemble des meurtres commis à l'encontre des femmes dans le monde, 38% sont le fait de leur (ex)-partenaire (OMS, 2021). En Belgique, un rapport sur des données recueillies entre 2021 et 2022 montre que 31,3 % des femmes contre 33,1 % des hommes âgés de 18 à 74 ans ont subi au moins une forme de violence de la part de leur partenaire intime au cours de leur vie. Cette différence n'est pas statistiquement significative (Janssen & Vesentini, 2024) mais lorsque l'on examine ces chiffres de plus près, les types de violence et leur fréquence diffèrent considérablement en fonction du genre. Parmi les victimes masculines de violences conjugales, 74,1 % ont subi des

violences psychologiques, sans violence physique ou sexuelle. Les femmes, quant à elles, sont plus souvent victimes de violences répétées et multiples. En effet, elles rapportent plus fréquemment subir des violences "tout le temps" ou "souvent" par rapport aux hommes. Les violences physiques montrent une prévalence significativement plus élevée chez les femmes, et les statistiques montrent qu'elles sont non seulement plus souvent victimes de ces violences, mais elles subissent également des actes potentiellement plus graves, ce qui reflète également les disparités observées dans les homicides entre partenaires. En termes de violences multiples, on estime à 223 000 le nombre de femmes en Belgique ayant subi les trois types de violence (psychologique, physique et sexuelle). Au niveau de la France, pendant l'année 2022, 118 femmes ont perdu la vie à cause de violences conjugales et 267 femmes ont été victimes de tentatives de féminicide[3] (MIPROF, 2024). Une femme est donc tuée par son (ex-)partenaire tous les trois jours, et dans un tiers des cas, ces victimes avaient déjà subi des violences au sein du couple. Les femmes représentent 81 % des victimes de féminicides ou homicides au sein du couple. Dans le même cas que la Belgique, la plupart des femmes victimes déclarent subir des violences multiples et répétées. L'ensemble de ces données montrent non seulement la gravité et la réalité de la violence conjugale dans le monde, en Belgique et en France.

CADRE D'ANALYSE HÉTÉRONORMÉ ET BINAIRE

Paradoxalement, la visibilité de ce phénomène va de pair avec l'émergence de conceptions restreintes concernant la violence conjugale. Ces conceptions sont façonnées en grande partie par les stéréotypes de genre selon lesquels les hommes sont nécessairement les agresseurs et les

[3] Féminicide : désigne le meurtre d'une ou plusieurs femmes ou filles en raison du fait qu'elles sont des femmes.

femmes victimes (Bates et al., 2019; Dutton & White, 2013) puisque c'est ce que la plupart des enquêtes évaluent et ce que les chiffres confortent. C'est ce que Hine et al. (2022) ont appelé le "stéréotype des violences conjugales". Cette vision de la violence conjugale est ancrée dans un cadre hétéronormatif et binaire (Brown, 2008; Donovan & Barnes, 2020), qui, malheureusement, tend à passer sous silence la diversité des dynamiques de pouvoir et des expériences de violence au sein de toutes les relations. Ce cadre d'analyse repose sur deux postulats principaux : 1) l'hétéronormativité qui suppose que l'hétérosexualité est la forme « par défaut » de relation, marginalisant ainsi les orientations non hétérosexuelles et 2) la binarité de genre, qui considère le genre en termes strictement binaires, limités à masculin et féminin, marginalisant les identités de genre non binaires. Ce cadre d'analyse de la violence conjugale tend notamment à invisibiliser les violences au sein des couples lesbiens **(**Little, 2020; Ristock, 2012**)** qui feront l'objet, plus spécifiquement, de notre analyse. En effet, les études sur la violence conjugale dans les communautés homosexuelles révèlent des taux de violence presque équivalents à ceux observés au sein de couples hétérosexuels (Balsam et al., 2005; Breiding et al., 2013; Donovan & Barnes, 2020; Messinger, 2011). Une étude récente menée en Belgique par Poncelet et Terrando sur les violences dans les relations non hétérosexuelles montre que 46% des personnes non-hétérosexuelles sont ou ont été concernés par des violences conjugales au cours de leur vie (Poncelet & Terrando, 2023, *p.10*). Parmi ces violences, la violence psychologique est très fréquente (45%), suivie par les violences physiques (20%) et par les violences sexuelles (9%). On estime que pour ce qui est des relations lesbiennes plus spécifiquement, la prévalence des violences serait estimée entre 40 % et 50 % au cours de la vie (Badenes-Ribera et al., 2016). L'unique source de données quantitatives aux sujets des violences conjugales au sein de la population lesbienne en France provient d'une étude menée par Tania Lejbowicz (2022). Ses résultats montrent que celles-ci se caractérisent davantage par des formes de violence de plus basse intensité, causant peu ou pas de blessures

corporelles et donc que les violences subies par les femmes varient en nature et en gravité en fonction du genre de l'auteur des faits de violence. Lejbowicz interprète cette différence par le fait que les violences des hommes sur les femmes impliquent davantage des dynamiques de domination physique. Cet extrait sur la prévalence de la violence conjugale dans les relations lesbiennes demande une révision critique des cadres d'analyse traditionnels qui ont longtemps structuré notre compréhension de ce phénomène. Il est crucial de reconnaître que la violence masculine à l'égard des femmes est un phénomène social grave afin de prendre en compte les rapports de pouvoir et de domination dans la société pour répondre à la problématique de la violence conjugale. Comme le montre Tania Lejbowicz (2022), ignorer ces aspects peut conduire à se fourvoyer en supputant que les hommes et les femmes sont égaux en termes de recours à la violence. Toutefois, il est également important de ne pas aborder la question des violences conjugales sous le prisme unique de l'hétéronormativité et de la binarité de genre, car cela rend invisibles les victimes qui ne correspondent pas à ce schéma, telles que les personnes lesbiennes. A l'issue de cet aperçu du phénomène social que constituent les violences conjugales, et en particulier celles qui touchent les femmes lesbiennes, il apparaît clairement qu'un ensemble de croyances collectives sous-tendent la perception de phénomène.

STÉRÉOTYPES DE GENRE ET VIOLENCES CONJUGALE

Dans cet article, nous nous penchons donc sur un domaine de croyances bien spécifiques : les stéréotypes de genre en lien avec la violence conjugale, que nous appréhenderons à travers le prisme de la psychologie sociale. Ceci nous permettra d'appréhender l'imbrication de ces croyances collectives au sein de pratiques sociales. En nous penchant plus particulièrement sur les stéréotypes de genre, à savoir les croyances collectives concernant les traits caractérisant les individus en fonction de leur genre, nous considérerons comment ceux-ci façonnent et justifient la violence

conjugale. Les stéréotypes de genre ne sont pas de simples reflets de la réalité sociale ; ils jouent un rôle actif dans la structuration de notre compréhension du monde et dans la manière dont nous interagissons avec celui-ci. Dans le contexte de la violence conjugale, ces stéréotypes peuvent servir différents objectifs qui vont au-delà de la simple observation : ils sont cognitifs, idéologiques et parfois même utopiques. Chacune de ces fonctions contribue à façonner la dynamique sociale de manière significative.

Tout d'abord, nous avancerons que les stéréotypes de genre facilitent la compréhension et la catégorisation du monde social. Ils permettent aux individus de donner un sens à des phénomènes complexes en les intégrant dans un cadre préexistant de pensée. Par exemple, l'idée que "les hommes sont naturellement plus agressifs" simplifie la complexité des comportements humains en les attribuant à des traits innés, réduisant ainsi l'incertitude et la complexité cognitive associée à la compréhension de la violence. Ensuite, nous montrerons que les stéréotypes de genre peuvent tour à tour renforcer ou contester les structures de pouvoir existantes. En dépeignant la violence conjugale comme un problème principalement hétérosexuel où l'homme est l'agresseur et la femme la victime, ces stéréotypes soutiennent l'idéologie patriarcale qui positionne les hommes et les femmes dans des rôles sociaux spécifiques, justifiant et perpétuant ainsi les inégalités de genre. Enfin, nous aborderons que les stéréotypes de genre peuvent incarner une vision du monde telle que les individus souhaiteraient qu'elle *soit*, plutôt que telle qu'elle *est*: ils relèvent donc de l'utopie, et donc du politique. Par exemple, l'idée que les femmes ne sont pas violentes incarne un espoir pour les lesbiennes, une aspiration à valoriser une identité largement stigmatisée par le reste de la société.

Nous proposons donc une approche innovante en suggérant que les stéréotypes en tant qu'outils de domination à visée conservatrice, peuvent servir à justifier et maintenir les hiérarchies

sociales mais que ces mêmes stéréotypes peuvent également être utilisés stratégiquement pour transformer les perceptions sociales et lutter contre l'oppression.

LE CONTENU DES STÉRÉOTYPES DE GENRE

Selon la théorie des rôles sociaux (Eagly, 1987), les attentes sociétales envers les rôles de genre masculins et féminins peuvent donner lieu à des comportements « confirmant » ces stéréotypes. Cette théorie propose une explication des différences réelles de comportement et d'attitude entre les hommes et les femmes. Des rôles différents sont assignés aux hommes et aux femmes : par exemple, les hommes sont plutôt associés au rôle de pourvoyeur tandis que les femmes sont plutôt associées à une fonction domestique (Eagly et al., 2000). C'est alors cette même division des rôles qui va influencer la manière dont les individus sont socialisés dès leur plus jeune âge. Par exemple, les hommes peuvent être poussés à poursuivre des carrières et à occuper des postes de direction, tandis que les femmes peuvent être orientées vers des responsabilités domestiques et des rôles d'éducation ou de soins. Les stéréotypes de genre attribuent également aux hommes une propension à l'agressivité directe et aux femmes une tendance à la soumission (Archer, 2004; Prentice & Carranza, 2002) et vont avoir un impact significatif sur les perceptions, mais également sur les comportements des femmes et des hommes autour de la violence au sein de la société. Les attentes sociétales et les interactions entre groupes sociaux influencent les comportements des individus de manière à ce que les stéréotypes associés à leur groupe d'appartenance soient confirmés (Klein & Snyder, 2003). Ainsi, les hommes et les femmes développent des comportements en réponse à ces attentes, ce qui renforce les rôles prédéterminés par la société. Les femmes, par exemple, peuvent adopter des comportements plus doux et coopératifs parce que leur rôle consiste souvent à s'occuper des autres. En revanche, les hommes peuvent afficher des comportements plus compétitifs et plus affirmés en raison de leur rôle dans le monde du travail. Selon Van der Linden et al. (2017) cela

pourrait notamment s'expliquer par la socialisation : s'inspirant de Gilligan (1982), ils suggèrent que " les femmes construisent, au cours de leur développement moral, une « éthique du care » qui met l'accent sur l'importance des liens interpersonnels et de la non-violence " (*p*. 3) et donc que les femmes démontrent une tendance à avoir des attitudes et des comportements moins agressifs que les hommes. Ainsi, la forte propension des hommes à être plus agressifs que les femmes serait dûe aux rôles de genre et aux conséquences perçues de ces comportements violents (Eagly & Steffen, 1986), aussi ce sont ces mêmes attentes fondées sur les rôles qui contribuent à reproduire les stéréotypes de genre et à les actualiser (Eagly, 1987). Cela donne lieu à un cycle où les stéréotypes influencent les comportements, et inversement. Les différences effectives observées entre les genres servent ensuite à justifier ou renforcer les stéréotypes initiaux. On se retrouve face à un cercle vicieux où les stéréotypes de genre créent leur propre réalité. En voyant les rôles de genre comme "naturels", on ignore comment ces rôles sont en fait socialement construits et souvent utilisés pour justifier et perpétuer les inégalités fondées sur le genre.

LA FONCTION COGNITIVE DES STÉRÉOTYPES

Les stéréotypes constituent des croyances et des attentes concernant des groupes sociaux (Hilton & Von Hippel, 1996; Judd & Park, 1993) et opèrent comme des raccourcis cognitifs, réduisant la complexité du monde social en attribuant des traits généraux aux groupes, facilitant ainsi le traitement de l'information et la prise de décision rapide (Banaji, 2002; Fiske & Taylor, 1984; Macrae et al., 1994). On peut suivre la fonction des stéréotypes au cours des différentes étapes du traitement de l'information sociale en suivant le modèle de formation d'impression de Fiske et Neuberg (1990). Initialement, une fois que la personne-cible est catégorisée socialement, les stéréotypes jouent un rôle de projecteur en attirant l'attention sur les éléments concordants avec

ceux-ci. Ces informations sont traitées préférentiellement, ce qui se traduit par biais de confirmation, où toute information concordante sera vue comme étayant la véracité du stéréotype. Le traitement des informations en lien avec les stéréotypes se superpose de surcroit à un phénomène cognitif que Ross (1977) a qualifié d'erreur fondamentale d'attribution, à savoir le fait de surestimer le rôle de causes internes, comme des caractéristiques de personnalité, à l'acteur dans l'explication de son comportement. Ainsi, les informations cohérentes avec les stéréotypes tendent à être préférentiellement interprétées comme le reflet de dispositions internes à la personne observée (Jackson et al., 1993). Dans ce registre, un comportement violent commis par un homme peut être perçu comme un reflet de sa 'nature' (attribution interne). A l'inverse, les informations qui ne correspondent pas aux stéréotypes, tels qu'un comportement violent similaire observé chez une femme, sont généralement ignorées. Lorsqu'elles sont prises en compte, elles peuvent être réinterprétées via des processus tels que le 'sous-typage'. Par exemple, une femme qui adopte un comportement violent peut être classée dans un sous-groupe spécifique, comme 'les lesbiennes' ou 'les garçons manqués', selon les travaux de Kunda et Oleson (1997). Ainsi, ces exceptions sont expliquées sans remettre en question les stéréotypes de genre. Et si cela ne suffisait pas, de nombreux travaux (voir Blair, 2002, pour une revue) suggèrent que l'activation cognitive des stéréotypes sociaux est souvent un processus automatique, échappant largement à la conscience, de telle sorte que nous sommes souvent démunis face à leur influence sur le jugement d'autrui. De ce fait, les individus d'une même culture partagent souvent des stéréotypes concernant des groupes sociaux spécifiques, qui peuvent être activés sans qu'ils en aient conscience (Devine, 1989; Dovidio et al., 1986). Cependant, bien que cela soit généralement le cas, il n'est pas inéluctable : certaines situations ou caractéristiques personnelles peuvent amener à ne pas activer ces stéréotypes (Moskowitz, 2010). Les réactions que nous avons envers une personne dépendent, par exemple, des objectifs que nous avons lors de notre rencontre avec celle-ci. Lorsqu'un objectif égalitaire est

activé, il peut inhiber l'activation des stéréotypes associés à un groupe spécifique. Ainsi, lorsqu'une personne se fixe temporairement un objectif de suppression des stéréotypes, cela peut déclencher une série de processus cognitifs visant à éviter ces pensées, en exerçant une surveillance des pensées qui la traversent pour détecter les stéréotypes et chercher des pensées alternatives à substituer (Macrae et al., 1994 cité dans Moskowitz, 2010). Ce processus d'inhibition présente tout de même certaines limites puisqu'il requiert un certain contrôle et une conscience sur ses pensées.

Si on part de l'exemple des stéréotypes de genre, ceci en définissant des attentes quant aux traits et comportements caractéristiques des membres de différents groupes sociaux, contribuent ainsi à la prévisibilité des interactions sociales et c'est justement en réduisant la nécessité d'évaluer chaque individu sur la base de caractéristiques singulières, qu'ils permettent aux individus de ménager leurs ressources cognitives pour d'autres tâches. Les croyances stéréotypées vont, par exemple, grandement influencer la manière dont la violence conjugale est perçue et traitée cognitivement (Taylor & Sorenson, 2005). En effet, une étude de Yamawaki et al. (2009) souligne que les individus qui adhèrent à des rôles de genre traditionnels et présentent des niveaux élevés de sexisme sont plus susceptibles de minimiser la gravité des actes de violence conjugale, voire de blâmer la victime, et plus particulièrement lorsqu'il s'agit de femmes victimes qui sont déviantes des attentes de genre. Ici, les stéréotypes de genre influencent non seulement la perception des actes violents, mais aussi la manière dont la responsabilité est attribuée, avec une tendance accrue à excuser l'auteur de la violence lorsqu'il s'agit d'un homme et à blâmer la victime lorsqu'elle dévie des attentes traditionnelles de genre. Les attentes sociétales veulent que les femmes soient perçues comme douces, passives et affectueuses (Prentice & Carranza, 2002) et ces attentes jouent un rôle prescriptif, dans le sens où elles se réfèrent aux rôles de genre et comportements considérés comme appropriés ou souhaitables pour les femmes, ce qui tend à renforcer les normes sociales et peut entraîner des jugements négatifs ou des sanctions contre celles qui dévient de ces normes (Cialdini

& Goldstein, 2004). C’est d'ailleurs également ce qui complique la reconnaissance des comportements violents des femmes, lesquels ne correspondent pas au stéréotype de genre attendu (Williams & Best, 1990). Cette discordance entre le stéréotype des femmes douces et la violence de celles-ci en contexte relationnel nécessite souvent une forme de rationalisation de ces comportements, un besoin qui est moins fréquent face à la violence masculine. Les informations congruentes avec les stéréotypes seront plus susceptibles d'être retenues et rappelées, tandis que les informations qui contredisent ces stéréotypes tenderont à être oubliées ou altérées pour s'adapter au schéma préexistant (Sherman et al., 1998). Dans le contexte des relations lesbiennes, les stéréotypes de genre influencent la perception de la violence conjugale, cette dernière étant souvent minimisée ou vue comme « exceptionnelle » ou encore comme un "combat mutuel", révélant un biais de confirmation où les informations concordant avec le stéréotype sont privilégiées, tandis que celles le contredisant sont négligées (Little & Terrance, 2010). Ce processus de biais contribue à la pérennité des stéréotypes de genre, les rendant résistants à la remise en question et aux exemples dits « contre-stéréotypiques ». Globalement, cette puissante machinerie cognitive permet de préserver les stéréotypes même lorsque la réalité les défie.

LA FONCTION IDÉOLOGIQUE DES STÉRÉOTYPES

A travers cette fonction cognitive de filtrage et d'élagage de l'information incohérente, les stéréotypes peuvent faciliter la reproduction des rapports sociaux existants, et remplissent de ce fait une fonction idéologique. Si le terme d’idéologie recouvre de nombreuses définitions et approches, nous retiendrons ici sa conception marxiste, selon laquelle l’idéologie apparaît comme un ensemble d’idées et de représentations qui découlent de pouvoir entre classes sociales et servent les intérêts de la classe dominante. Le propre de l’idéologie est d’être invisible, résultant d'une perception altérée qui rend certaines représentations et croyances apparemment « naturelles » et «

évidentes » mais qui sont en réalité façonnées par un ordre social bien spécifique utilisé pour légitimer les structures de pouvoir en place en dissimulant les contradictions et les conflits inhérents au système capitaliste. Ainsi, l'idéologie n'est pas neutre et est un ensemble de croyances qui reflètent les intérêts de la classe dominante, qui sont elles-mêmes utilisées pour maintenir l'ordre social existant en dissimulant les véritables relations de pouvoir et d'exploitation. Les stéréotypes agissent ici également comme des idéologies puisqu'ils sont des outils de rationalisation d'un ordre social existant, justifiant et maintenant les inégalités sociales et les hiérarchies de pouvoir existantes (Jost & Banaji, 1994) en faisant apparaître comme « naturels » des traits et comportements qui dépendent en grande partie de la division des rôles entre les groupes sociaux comme nous l'avons vu précédemment (Eagly, 1987; Eagly et al., 2000). Par exemple, le bien-fondé de l'inégalité de genre dans les postes à responsabilité est souvent enraciné dans le stéréotype selon lequel les hommes sont plus entreprenants et audacieux que les femmes, ce qui, à son tour, légitime la prédominance masculine dans la hiérarchie sociale (Barreto et al., 2009 ; Hoffman & Hust, 1990). C'est en attribuant des traits positifs ou des compétences supérieures à certains groupes, les hommes dans le cas présent, que les stéréotypes peuvent être utilisés pour justifier la position dominante de ces derniers en perpétuant l'idée que certains groupes sont naturellement destinés à occuper une position de pouvoir dans la structure sociale (Jost & Banaji, 1994).

Les stéréotypes de genre sont également intimement liées à des contextes sociaux dans lesquels la violence, qu'elle soit physique ou psychologique, est utilisée pour asseoir et maintenir des relations de pouvoir. Dans certaines sociétés patriarcales, la violence conjugale est souvent tolérée ou minimisée, soutenue par des croyances culturelles et traditionnelles qui valorisent l'autorité masculine et la soumission féminine (Mshweshwe, 2020). Ainsi, la violence peut même être perçue comme un moyen légitime de résolution des conflits ou de contrôle. Dans certaines cultures, par exemple, où l'honneur est une valeur importante, la violence est considérée comme

un moyen légitime pour rétablir la réputation d'un homme qui aurait été compromise par l'infidélité féminine (Vandello & Cohen, 2003). Parallèlement, les récits des auteurs masculins de violence conjugale peuvent recourir à des stéréotypes de genre sur le caractère soi-disant inné de l'agressivité masculine et de la faiblesse féminine, tout en justifiant leur propre violence comme constituant une réponse rationnelle à la provocation (Anderson & Umberson, 2001; Bettman, 2009). On observe également que les stéréotypes de genre exercent une influence sur le jugement et la perception sociales des victimes de violence. Les travaux de Capezza et Arriaga (2008) ont révélé que les femmes qui correspondent aux stéréotypes de genre traditionnels, à savoir douces et orientées vers autrui, sont jugées moins responsables lorsqu'elles sont victimes de violence que celles qui ne correspondent pas à ces critères, suggérant une attente sociale que les femmes se comportent d'une certaine manière pour être considérées comme de « véritables » victimes. Le procès médiatique ayant opposé l'acteur Johnny Depp à son ex-compagne, l'actrice Amber Heard offre une puissante illustration de cette idée : Heard correspondait mal aux stéréotypes féminins traditionnels de vulnérabilité et d'émotivité, ce qui a influencé négativement la perception du public à son égard. Selon Whiting et al. (2019), plus de 37 % des publications critiquaient ou attaquaient Amber Heard, alors perçue comme victime au moment du procès, remettant en cause son histoire, sa crédibilité et son caractère, alors que seulement 9 % des publications critiquaient Johnny Depp, considéré comme l'agresseur à ce même moment du procès. Les réactions incluaient une indignation face à l'apparente absence d'émotivité et à la fermeté d'Amber Heard, en contradiction avec le stéréotype attendu de douceur et d'émotivité féminines. Ainsi, les stéréotypes de genre façonnent non seulement la manière dont une victime est perçue, mais aussi la légitimité et la sympathie qu'elle reçoit du public. La fonction de justification des stéréotypes dans le maintien des inégalités sociales est également mise en évidence par leur influence sur les réponses institutionnelles, comme dans le cas des forces de l'ordre qui, en raison de stéréotypes genrés envers les femmes et les victimes,

peuvent justifier la violence conjugale (Bates et al., 2019; Ståhl et al., 2010), perpétuant ainsi un système où la violence est minimisée et demeure largement impunie. Ainsi, Esqueda et Harrison (2005) ont montré que ceux qui adhèrent à des stéréotypes de genre plus traditionnels perçoivent les arrestations comme étant moins légitimes et proposent des condamnations plus courtes que les personnes ayant des stéréotypes de genre plus égalitaires. Allant dans ce même sens, la recherche a montré que les policiers ayant des stéréotypes de genre traditionnels sont plus susceptibles de justifier la violence conjugale et d'avoir une attitude moins favorable envers les victimes (Saunders, 1995). Ce processus, qui s'appuie sur les stéréotypes de genre, semble banaliser la violence envers les femmes et désigner ces dernières comme responsables de la violence qu'elles subissent (Gracia & Tomás, 2014).

Une autre illustration de l'influence des stéréotypes sur les jugements à propos de la violence conjugale: les violences commises par des hommes à l'encontre des femmes sont souvent considérées comme plus graves en terme de conséquences physiques et psychologiques que celles commises par des femmes à l'encontre d'autres femmes ou d'hommes (Flood & Pease, 2009 ; Sorenson & Taylor, 2005). Cette observation est cohérente avec les stéréotypes de genre qui dépeignent les hommes comme plus capables de causer des blessures graves (Seelau & Seelau, 2005). Cela pose plusieurs problèmes ; les hommes, étant souvent considérés comme les agresseurs "naturels", ils sont à la fois stigmatisés et excusés pour leur comportement violent — stigmatisés parce qu'ils incarnent cette violence, mais paradoxalement excusés parce que leur comportement est vu comme un débordement naturel de leur masculinité "profonde". A l'inverse, lorsque les femmes sont violentes, c'est souvent traité comme anormal ou exceptionnel, ce qui peut mener à une minimisation ou à une incompréhension de leur violence (Hine et al., 2022; Sorenson & Taylor, 2005). On retrouve dans ce mécanisme le biais de confirmation que nous avons mentionnés plus tôt. Ce dernier peut entraîner une tendance à ignorer ou à minimiser les cas de violence où les

femmes sont les auteures de violences. Ces stéréotypes de genre influencent donc notre perception et peuvent entraver la reconnaissance d'autres formes de violences, notamment les violences conjugales dans le cadre des relations entre personnes de même genre. Cela pose plusieurs problèmes car les stéréotypes qui entourent la "féminité" et la "non-violence" peuvent conduire à une sous-estimation du risque de violence au sein des couples lesbiens et à un manque de ressources spécifiques pour les victimes (Ard & Makadon, 2011; Bates et al., 2019; St. Pierre & Senn 2010). En effet, les services de soutien peuvent ne pas être formés pour reconnaître les signes de violence dans les relations entre femmes ou peuvent adhérer à des idées fausses selon lesquelles les femmes ne sont pas capables de violence, ce qui rend l'accès à l'aide plus difficile pour les victimes (Calton et al., 2016; Parry & O'Neal, 2015). De plus, les victimes peuvent craindre de subir des discriminations supplémentaires ou de ne pas être prises au sérieux (Barbara et al., 2001; St-Pierre, 2012) et ceci est particulièrement vrai si les services disponibles ne sont pas perçus comme inclusifs ou sensibles à leur réalité (Ristock, 2012; St. Pierre & Senn 2010).

Enfin, Lelaurain et al. (2018) soulignent également la fonction idéologique à travers l'attribution de causes psychologiques aux comportements violents, ce qui contribue à légitimer l'ordre social existant, en exonérant le système de sa responsabilité dans ces violences. Dans le sens commun, on observe régulièrement des mécanismes de rationalisation qui attribuent davantage de justifications psychologiques et individuelles, à la fois aux auteurs et aux victimes de violences, pour diminuer la responsabilité de l'auteur et augmenter celle de la victime. Par exemple, dans les médias, il est fréquent d'observer que les auteurs masculins sont souvent dépeints comme jaloux et incapables de contrôler leur colère innée, tandis que les victimes féminines sont souvent présentées de manière dépersonnalisée et comme responsables de leur sort (Anastasio & Costa, 2004; Monckton-Smith, 2012). Reprenant les propos de Romito (2006), Lelaurain et Fonte (2022) qualifient ce mécanisme de *psychologisation*. Celle-ci est envisagée comme « une "tactique

d’occultation” visant à désamorcer la conscience de l’oppression masculine et tout risque de rébellion en interprétant les causes de la violence contre les femmes en termes individuels et psychologiques plutôt qu’en termes politiques et structurels. » (*p.*101). En individualisation la violence, les stéréotypes orientent également l’intervention car il s’agit davantage de modifier le comportement individuel, plutôt que de s’interroger sur les dynamiques collectives et structurelles qui la produisent.

A la lumière de notre aperçu, il apparaît clairement que les stéréotypes biaisent la vision que l’on se forme d’autrui, souvent en légitimant des pratiques sociales contribuant à renforcer les rapports de pouvoir entre les groupes sociaux. On est donc au cœur de la fonction idéologique. De surcroit, leur rôle, et même le simple fait qu'ils aient été "activés cognitivement", échappe largement à la conscience. Ceci en fait donc un outil idéologique par excellence dès lors que l'idéologie constitue par essence une forme de *masquage* et de justification des rapports sociaux.

LA FONCTION UTOPIQUE DES STÉRÉOTYPES

Ricœur (1984) a abordé la question de l'idéologie en soulignant la tension qui existe entre l'idéologie et l'utopie « si l'idéologie préserve et conserve la réalité, l'utopie la met essentiellement en question » (Ricoeur, 1984, *p.61*). Selon lui, l’idéologie et l'utopie ont des fonctions sociales distinctes ; l'idéologie légitime les structures de pouvoir en place, déforme la réalité sociale pour masquer les injustices, et intègre les individus autour de valeurs communes, assurant ainsi un sens d’identité partagée et de mémoire commune. En revanche, l'utopie remplit une fonction critique qui remet en question l'ordre établi, stimule l'imagination collective en proposant des visions alternatives de la société, jouant donc un rôle transformateur. Cette analyse renvoie aux travaux de Mannheim (1936), qui suggérait qu'il n'y a pas d'idéologie sans utopie. Par définition, l'idéologie est un carcan invisible: on ne peut démasquer une idéologie que si l'on dispose d'une représentation

alternative des rapports sociaux, à savoir une utopie. Ainsi, il apparaît que l'utopie renvoie à des visions qui défient l'ordre établi et aspirent à un futur radicalement différent ou meilleur, défiant l'ordre établi et possédant un potentiel transformatif (Ricoeur, 1984).

Pour Levitas (1990), un peu comme Ricoeur, les utopies remplissent trois fonctions : la critique, le changement et la compensation. Ces fonctions ont même été étayées par des recherches empiriques en psychologie (Fernando et al., 2018). La première fonction, *la critique*, renvoie au fait que lorsqu'une utopie est créée, un modèle idéal est élaboré contre lequel la société actuelle est comparée, permettant ainsi de voir les défauts et les lacunes de la société afin de les critiquer. La deuxième fonction, *le changement*, stipule que l'utopie est un objectif à atteindre, déterminant ainsi la direction à prendre pour changer la société et, à terme, l'améliorer via l'action et le changement social. Enfin, dans *la compensation*, l'utopie a pour fonction de permettre l'évasion, compensant les difficultés de l'existence quotidienne. C'est une forme d'échappatoire où les individus peuvent rêver d'un monde parfait pour échapper temporairement aux réalités difficiles. Ainsi, l'utopie peut donc exercer une influence considérable sur notre volonté de remettre en question la société et de participer au changement social (Johnson & Fujita, 2012 cités dans Kashima & Fernando, 2020). Toutefois, elle comporte également le risque de devenir une forme d'évasion qui permet aux individus d'éviter la réalité en se refermant dans une illusion utopique, pouvant détourner l'attention des problèmes concrets de la société et ayant pour effet néfaste d'empêcher tout changement. Dans ce cadre, les stéréotypes de genre, au-delà de leur fonction de justification des structures de pouvoir existantes, peuvent également être réappropriés de manière subversive par des groupes marginalisés afin de créer un récit imaginaire positif autour de leur identité. Ces réappropriations peuvent contester les stéréotypes dominants et faciliter le changement social. En ce sens, Fernando et al. (2018) montrent que ceux qui ont une vision du monde plus utopique sont plus critiques envers le système actuel et sont moins enclins à légitimer ce que Jost et Banaji (1994)

appellent "le système" c.à.d. la façon dont s'organisent les rapports sociaux entre différents groupes au sein de leur société à travers « des arrangements sociaux existants, même au détriment des intérêts personnels et collectifs. » (*p.* 2), et ce par le biais des « stéréotypes activés qui sont utilisés pour expliquer certains états de fait existants, tels que les systèmes sociaux ou économiques, les hiérarchies de statut ou de pouvoir, la répartition des ressources, la division des rôles sociaux, etc. » (*p.* 3). Leur théorie, d'inspiration marxiste, postule que les individus ont une motivation psychologique à voir ces systèmes comme justes, légitimes et nécessaires, en partie parce que cela aide à réduire la dissonance cognitive et à maintenir une perception de stabilité et d'ordre dans leur environnement social. C'est ce que nous avons vu précédemment avec la position dominante des hommes au sein de la société, qui est rationalisée à travers les stéréotypes et les rôles de genre.

L'utopie implique donc de voir les stéréotypes non plus uniquement comme des structures cognitives et idéologique mais comme des outils discursifs, en passant de la cognition à la rhétorique. Plusieurs travaux sur la fonction rhétorique des stéréotypes permettent d'étayer cette vision des choses. Par exemple, Klein et Licata (2003) ont montré comment le dirigeant nationaliste congolais Patrice Lumumba, face à des audiences différentes, jouait tour à tour sur les stéréotypes coloniaux et sur les stéréotypes anticoloniaux pour mobiliser son audience en faveur de son projet d'indépendance du Congo. Dans une étude plus récente, Sindic et al. (2018) ont montré que des sujets portugais hostiles à l'immigration décrivaient les immigrés soit comme «travailleurs » soit comme « paresseux» selon que la menace que l'immigration faisait peser sur l'emploi des Portugais «de souche» ou sur la sécurité sociale étaient rendues saillantes. Ceci ne se produisait que lorsqu'ils avaient l'impression que leurs descriptions seraient montrées à un public de Portugais indécis sur ces questions. On voit là que loin d'être uniquement une représentation activée automatiquement au service d'une idéologie, les stéréotypes sont ici mobilisés stratégiquement pour porter un projet politique. L'exemple des violences conjugales dans les communautés lesbiennes illustre comment

l’invisibilisation de ces violences joue un double rôle et porte un projet politique : d'une part, elle maintient l'ordre hétéronormatif en perpétuant l'idée que la violence est intrinsèquement liée aux hommes et aux relations hétérosexuelles, participant par ailleurs à l’invisibilisation que subissent les relations lesbiennes (Arc, 2015; Goyette, 2014); d'autre part, elle offre un terrain de résistance. Les communautés lesbiennes, en naviguant à travers cette invisibilité, peuvent se réapproprier les stéréotypes de genre concernant leur non-violence pour forger une identité collective qui résiste à la stigmatisation homophobe du reste de la société (Meyer, 2003; Ristock, 2003; Ristock & Timbang, 2005) et qui valorise leur relations.

La théorie de l'identité sociale (Tajfel & Turner, 1986) explique comment les individus définissent et maintiennent leur identité à travers leur appartenance à divers groupes sociaux. La comparaison intergroupe est centrale à cette théorie, permettant aux individus d'évaluer leur groupe (*endogroupe*) par rapport à d'autres (*exogroupes*) pour maintenir une identité sociale positive, souvent biaisée en faveur de l'endogroupe (Tajfel et al., 1971). Seulement, lorsque l'identité sociale d'un groupe est stigmatisée ou menacée, les membres cherchent à regagner une image positive par des stratégies collectives (Tajfel , 1981). Cela peut inclure la redéfinition des critères de comparaison pour mettre en avant des aspects positifs du groupe, la création de nouvelles dimensions avantageuses, la minimisation des dimensions défavorables et la comparaison avec des groupes moins prestigieux. Ces stratégies visent à réduire le stigmate, renforcer la cohésion et l’estime de soi de l'endogroupe, et sont essentielles pour survivre dans une société marquée par les inégalités et les discriminations entre les différents groupes sociaux. L’argument que nous développons ici est que les personnes lesbiennes, qui sont souvent stigmatisées et discriminées (Harper & Schneider, 2003; Meyer, 2003), peuvent utiliser cette stratégie de créativité sociale en mettant en avant des aspects positifs de leurs relations. Le point central ici est celui d’une *utopie lesbienne*, concept mis en avant pour la première fois dans un article de Barnes (2011) qui

conceptualise les relations lesbiennes comme intrinsèquement plus égalitaires, douces et bienveillantes, en opposition aux relations hétérosexuelles. En comparant ainsi favorablement leurs relations aux relations hétérosexuelles, elles peuvent les présenter comme une alternative aux oppressions systématiques que subissent les femmes dans le cadre intime hétérosexuel. En effet, selon Rich (1980), le lesbianisme prend source dans le rejet des normes cis-hétérosexuelles, et serait considéré comme un moyen, pour les minorités de genre, de s'affranchir de la domination masculine. On retrouve cette même idée dans l'œuvre « Les Guérillères » de Monique Wittig (1969), un texte phare de la littérature lesbienne qui imagine une société affranchie de la domination masculine, arborant l'idée que les lesbiennes, entre elles, ont enfin un espace de sérénité que seule la présence masculine viendrait perturber. Ce faisant, cela renforce l'image positive du groupe et offre une nouvelle perspective valorisante de leur identité sociale face à une société qui est hostile. Cependant, l'idéalisation des relations lesbiennes comme intrinsèquement égalitaires et bienveillantes peut involontairement renforcer les stéréotypes de genre. En effet, cette idéalisation risque d'essentialiser les qualités associées au féminin, suggérant que les femmes sont par nature plus douces, empathiques et non-violentes que les hommes et ainsi renforcer les stéréotypes de genre.

Finalement, les propos de Ricoeur reprennent bien ce qui est en jeu ici "Une autre prison que celle du réel est construite dans l'imaginaire autour de schémas d'autant plus contraignants pour la pensée que toute contrainte du réel en est absente." (Ricoeur, 1984, *p*. 62) Parallèlement, Barnes (2011) a mis en avant la difficulté à reconnaître et à rendre visible la violence conjugale au sein des couples lesbiens, révélant une tension entre l'utopie lesbienne et les réalités de la violence dans les relations lesbiennes, ce qui renvoie à la fonction de compensation de Levitas (1990) citée plus haut. On pourrait suggérer ici qu'une certaine dissonance s'opère lorsque les femmes lesbiennes sont confrontées à des situations de violences conjugales, étant donné que très souvent, la nature

même de leur relation prône que ces relations se veulent plus égalitaires et non violentes et se présentent comme une alternative positive à l'oppression du système patriarcal sur les minorités de genre. Seulement, la réalité est tout autre ; les violences y existent mais restent silenciées, afin de préserver cet idéal utopique et ne pas renforcer le stigmate. En aspirant à cette utopie, les lesbiennes soutiennent l'idée que les femmes sont moins violentes, s'appuyant ainsi, paradoxalement, sur les stéréotypes de genre, c'est alors cette même utopie qui peut les empêcher de reconnaître les violences dans leurs relations, les enfermant ainsi dans un imaginaire utopique. Ainsi, l'acceptation douloureuse de la violence entre femmes et la peur de renforcer les stéréotypes homophobes rend le processus de dévoilement plus compliqué car dénoncer les violences peut se faire au risque d'alimenter davantage l'homophobie et la stigmatisation du reste de la société. L'utopie lesbienne mise en avant ici illustre encore une fois le potentiel de prédiction créatrice des stéréotypes de genre, ici à priori utilisés pour valoriser le groupe social, mais au prix de renforcer leur prétendue réalité en les faisant passer pour des vérités.

ARTICULER LES TROIS FONCTIONS DES STÉRÉOTYPES

Nous avons envisagé les stéréotypes à travers le prisme de trois fonctions : cognitive, idéologique et utopique. Il est utile de se pencher davantage sur les relations entre ces différentes fonctions. La fonction cognitive, qui consiste à faire sens de l'information sociale, laisse souvent peu de place au contrôle conscient. De ce fait, elle participe à la fonction idéologique. C'est le propre de l'idéologie, dans son sens marxien, que de masquer la nature des rapports sociaux. De ce point de vue, dès lors qu'ils sont activés de manière automatique, les stéréotypes peuvent constituer une arme particulièrement redoutable au service de cette fonction : si je ne me peux m'empêcher de percevoir un membre du groupe X selon des traits de personnalité (paresseux, immoral...) permettant de justifier sa position sociale désavantageuse, il m'est alors difficile de contester la légitimité des

rapports sociaux qui, précisément, m'ont amené à le percevoir ainsi. Or, on peut quasiment dériver le contenu des stéréotypes à partir d'informations sur le statut social "objectif" du groupe cible et du groupe "percevant" (Cuddy et al., 2009; Phalet & Poppe, 1997).

Qu'en est-il de la fonction utopique ? Certes, pour envisager un avenir meilleur, ou alternatif, il importe de faire sens de la réalité actuelle, ce qui demande d'invoquer la fonction cognitive. Toutefois, cette perception alternative de la réalité, ce "démasquage" de la fausse conscience, passera le plus souvent par un processus de communication intra-groupe: certaines sources d'influence minoritaire étant amenées à articuler ce point de vue alternatif et à le disséminer au sein du groupe. Ceci nous amène à donner une importance toute particulière à la fonction discursive des stéréotypes : il s'agit ici de convaincre l'ensemble du groupe de la validité de représentations alternatives du groupe (comme dans l'exemple de Lumumba: cf supra). Ici, le stéréotype n'est pas simplement le reflet d'une vision du monde profondément ancrée dans la psyché et qui émergerait automatiquement et passivement dès qu'elle est confrontée à un assortiment de stimuli à même de l'activer. Il s'agit au contraire d'une représentation mobilisée consciemment dans le but d'influencer les membres du groupe et de les amener à transformer leur vision des rapports sociaux. On est donc dans un paradigme de mobilisation collective. À terme, si ces tentatives d'influence sont couronnées de succès (ce qui passera souvent par un véritablement changement de la position du groupe concerné et donc un mouvement social), on peut imaginer que ces nouvelles représentations deviennent à leur tour fortement ancrées au sein du groupe concerné et soient susceptibles d'être activées automatiquement. C'est ce qui est susceptible de se produire si l'ancienne utopie devient nouvelle idéologie. En somme, on peut donc envisager la fonction cognitive comme intimement liée à la fonction idéologique, tandis que la fonction utopique nous mène à envisager davantage les stéréotypes dans une perspective rhétorique et discursive (Klein et al., 2014).

CONCLUSION

La question des violences au sein des relations intimes révèle de nombreuses dimensions des croyances collectives et de leur influence sur notre société. Les stéréotypes jouent un rôle crucial en répondant à divers intérêts en termes de processus mentaux, de processus de rationalisation et d'imaginaire collectif. La manière dont la violence conjugale masculine est représentée contribue à normaliser les comportements violents des hommes, et donc à les légitimer, tout en minimisant la violence conjugale féminine. Contrairement à une idée reçue, les croyances collectives ne sont pas toujours en retard par rapport aux évolutions sociales; elles peuvent aussi servir à défier le système en place. Cependant, comme l'illustre l'exemple de l'*"utopie lesbienne"* face aux violences conjugales, adhérer à cette « utopie » revient à entretenir les stéréotypes de genre en réponse à une société largement hostile, afin de maintenir une image positive de son identité collective face à la stigmatisation. Si cette lecture s'applique au cas très particulier des violences conjugales dans les couples lesbiens, sa portée est bien plus générale. Certes, les stéréotypes sont typiquement appréhendés comme de grossières simplifications au service d'un ordre social. Cependant, ils sont souvent réappropriés par les « dominés » dans une perspective « utopique ». Si, parfois, cet usage peut s'avérer libérateur, l'usage de ces stéréotypes peut également contribuer à renforcer les dominations qui constituent leur matrice.

BIBLIOGRAPHIE

Anastasio, P. A., & Costa, D. M. (2004). Twice Hurt: How Newspaper Coverage May Reduce Empathy and Engender Blame for Female Victims of Crime. *Sex Roles*, *51*(9-10), 535-542. https://doi.org/10.1007/s11199-004-5463-7

Anderson, K. L., & Umberson, D. (2001). Gendering Violence: Masculinity and Power in Men's Accounts of Domestic Violence. *Gender & Society*, *15*(3), 358-380. https://doi.org/10.1177/089124301015003003

Arc, S. (2015). *Identités lesbiennes : En finir avec les idées reçues*. le Cavalier bleu.

Archer, J. (2004). Sex Differences in Aggression in Real-World Settings : A Meta-Analytic Review. *Review of General Psychology*, *8*(4), 291-322. https://doi.org/10.1037/1089-2680.8.4.291

Ard, K. L., & Makadon, H. J. (2011). Addressing Intimate Partner Violence in Lesbian, Gay, Bisexual, and Transgender Patients. *Journal of General Internal Medicine*, *26*(8), 930-933. https://doi.org/10.1007/s11606-011-1697-6

Badenes-Ribera, L., Bonilla-Campos, A., Frias-Navarro, D., Pons-Salvador, G., & Monterde-i-Bort, H. (2016). Intimate Partner Violence in Self-Identified Lesbians: A Systematic Review of Its Prevalence and Correlates. *Trauma, Violence, & Abuse*, *17*(3), 284-297. https://doi.org/10.1177/1524838015584363

Balsam, K. F., Rothblum, E. D., & Beauchaine, T. P. (2005). Victimization over the life span : A comparison of lesbian, gay, bisexual, and heterosexual siblings. *Journal of consulting and clinical psychology*, *73*(3), 477. https://doi.org/10.1037/0022-006X.73.3.477

Banaji, M. R. (2002). Stereotypes, social psychology of. *International encyclopedia of the social and behavioral sciences*, (pp. 15100-15104). New York, NY: Pergamon.

Barbara, A. M., Quandt, S. A., & Anderson, R. T. (2001). Experiences of Lesbians in the Health Care Environment. *Women & Health*, *34*(1), 45-62. https://doi.org/10.1300/J013v34n01_04

Barnes, R. (2011). 'Suffering in a silent vacuum': Woman-to-woman partner abuse as a challenge to the lesbian feminist vision. *Feminism & Psychology*, *21*(2), 233-239. https://doi.org/10.1177/0959353510370183

Barreto, M. E., Ryan, M. K., & Schmitt, M. T. (2009). *The glass ceiling in the 21st century: Understanding barriers to gender equality.* American Psychological Association. https://doi.org/10.1037/11863-000

Bates, E. A., Kaye, L. K., Pennington, C. R., & Hamlin, I. (2019). What about the Male Victims? Exploring the Impact of Gender Stereotyping on Implicit Attitudes and Behavioural Intentions Associated with Intimate Partner Violence. *Sex Roles*, *81*(1-2), 1-15. https://doi.org/10.1007/s11199-018-0949-x

Bates, E. A., Klement, K. R., Kaye, L. K., & Pennington, C. R. (2019). The Impact of Gendered Stereotypes on Perceptions of Violence: A Commentary. *Sex Roles*, *81*(1-2), 34-43. https://doi.org/10.1007/s11199-019-01029-9

Bettman, C. (2009). Patriarchy: The predominant discourse and fount of domestic violence. *Australian and New Zealand journal of family therapy*, *30*(1), 15-28. https://doi.org/10.1375/anft.30.1.15

Blair, I. V. (2002). The Malleability of Automatic Stereotypes and Prejudice. *Personality and Social Psychology Review*, *6*(3), 242-261. https://doi.org/10.1207/S15327957PSPR0603_8

Breiding, M. J., Chen, J., & Walters, M. L. (2013). *The National Intimate Partner and Sexual Violence Survey (NISVS); 2010 findings on victimization by sexual orientation*. Atlanta, GA: National Center for Injury Prevention and Control.

Brown, C. (2008). Gender-Role Implications on Same-Sex Intimate Partner Abuse. *Journal of Family Violence*, *23*(6), 457-462. https://doi.org/10.1007/s10896-008-9172-9

Calton, J. M., Cattaneo, L. B., & Gebhard, K. T. (2016). Barriers to Help Seeking for Lesbian, Gay, Bisexual, Transgender, and Queer Survivors of Intimate Partner Violence. *Trauma, Violence, & Abuse*, *17*(5), 585-600. https://doi.org/10.1177/1524838015585318

Capezza, N. M., & Arriaga, X. B. (2008). Why do People Blame Victims of Abuse? The Role of Stereotypes of Women on Perceptions of Blame. *Sex Roles*, *59*(11), 839-850. https://doi.org/10.1007/s11199-008-9488-1

Cialdini, R. B., & Goldstein, N. J. (2004). Social Influence: Compliance and Conformity. *Annual Review of Psychology*, *55*(1), 591-621. https://doi.org/10.1146/annurev.psych.55.090902.142015

Convention du Conseil de l'Europe sur la prévention et la lutte contre la violence à l'égard des femmes et la violence domestique (STCE n° 210), 26 (2011).

Cuddy, A. J. C., Fiske, S. T., Kwan, V. S. Y., Glick, P., Demoulin, S., Leyens, J., Bond, M. H., Croizet, J., Ellemers, N., Sleebos, E., Htun, T. T., Kim, H., Maio, G., Perry, J., Petkova, K., Todorov, V., Rodríguez-Bailón, R., Morales, E., Moya, M., … Ziegler, R. (2009). Stereotype content model across cultures : Towards universal similarities and some differences. *British Journal of Social Psychology*, *48*(1), 1-33. https://doi.org/10.1348/014466608X314935

Devine, P. G. (1989). Stereotypes and prejudice: Their automatic and controlled components. *Journal of personality and social psychology*, *56*(1), 5. https://doi.org/10.1037/0022-3514.56.1.5

Donovan, C., & Barnes, R. (2020). *Queering Narratives of Domestic Violence and Abuse: Victims and/or Perpetrators?* Springer International Publishing. https://doi.org/10.1007/978-3-030-35403-9

Dovidio, J. F., Evans, N., & Tyler, R. B. (1986). Racial stereotypes: The contents of their cognitive representations. *Journal of experimental social psychology*, *22*(1), 22-37. https://doi.org/10.1016/0022-1031(86)90039-9

Dutton, D. G., & White, K. R. (2013). Male victims of domestic violence. *New male studies: An international journal*, *2*(1), 5-17.

Eagly, A. H. (1987). *Sex differences in social behavior: A social-role interpretation.* (Lawrence Erlbaum Associates, Inc).

Eagly, A. H., & Steffen, V. J. (1986). Gender and aggressive behavior: A meta-analytic review of the social psychological literature. *Psychological bulletin*, *100*(3), 309. https://doi.org/10.1037/0033-2909.100.3.309

Eagly, A. H., Wood, W., & Diekman, A. B. (2000). Social role theory of sex differences and similarities: A current appraisal. *The developmental social psychology of gender*, *12*(174), https://doi.org/10.4324/9781410605245-7

Esqueda, C. W., & Harrison, L. A. (2005). The Influence of Gender Role Stereotypes, the Woman's Race, and Level of Provocation and Resistance on Domestic Violence Culpability Attributions. *Sex Roles*, *53*(11-12), 821-834. https://doi.org/10.1007/11199s-005-8295-1

Fernando, J. W., Burden, N., Ferguson, A., O'Brien, L. V., Judge, M., & Kashima, Y. (2018). Functions of Utopia: How Utopian Thinking Motivates Societal Engagement. *Personality and Social Psychology Bulletin*, *44*(5), 779-792. https://doi.org/10.1177/0146167217748604

Fiske, S. T., & Neuberg, S. L. (1990). A continuum of impression formation, from category-based to individuating processes: Influences of information and motivation on attention and interpretation. In *Advances in experimental social psychology* (Vol. 23, p. 1-74). Elsevier. https://doi.org/10.1016/S0065-2601(08)60317-2

Fiske, S. T., & Taylor, S. E. (1991). *Social cognition*. McGraw-Hill Book Company.

Flood, M., & Pease, B. (2009). Factors Influencing Attitudes to Violence Against Women. *Trauma, Violence, & Abuse*, *10*(2), 125-142. https://doi.org/10.1177/1524838009334131

Gilligan, C. (1982). *In a different voice: Psychological theory and women's development*. Harvard university press.

Goyette, E. (2014). L'invisibilité lesbienne dans la sphère publique (médiatique) : Pratiques et enjeux d'une identité proto-politique. *Commposite*, *17*(2), 29-50.

Gracia, E., & Tomás, J. M. (2014). Correlates of Victim-Blaming Attitudes Regarding Partner Violence Against Women Among the Spanish General Population. *Violence Against Women*, *20*(1), 26-41. https://doi.org/10.1177/1077801213520577

Harper, G. W., & Schneider, M. (2003). Oppression and Discrimination among Lesbian, Gay, Bisexual, and Transgendered People and Communities: A Challenge for Community Psychology. *American Journal of Community Psychology*, *31*(3-4), 243-252. https://doi.org/10.1023/A:1023906620085

Hilton, J. L., & Von Hippel, W. (1996). STEREOTYPES. *Annual Review of Psychology*, *47*(1), 237-271. https://doi.org/10.1146/annurev.psych.47.1.237

Hine, B., Noku, L., Bates, E. A., & Jayes, K. (2022). But Who Is the Victim Here? Exploring Judgments Toward Hypothetical Bidirectional Domestic Violence Scenarios. *Journal of Interpersonal Violence*, *37*(7-8), NP5495-NP5516. https://doi.org/10.1177/0886260520917508

Hoffman, C., & Hurst, N. (1990). Gender stereotypes: Perception or rationalization? *Journal of personality and social psychology*, *58*(2), 197. https://doi.org/10.1037/0022-3514.58.2.197

Jackson, L. A., Sullivan, L. A., & Hodge, C. N. (1993). Stereotype effects of attributions, predictions, and evaluations: No two social judgments are quite alike. *Journal of personality and social psychology*, *65*(1), 69. https://doi.org/10.1037/0022-3514.65.1.69

Janssen, C., & Vesentini, F. (2024). *Les violences liées au genre en Belgique* (p. 92). IBSA & IWEPS.

Johnson, I. R., & Fujita, K. (2012). Change We Can Believe In: Using Perceptions of Changeability to Promote System-Change Motives Over System-Justification Motives in Information Search. *Psychological Science*, *23*(2), 133-140. https://doi.org/10.1177/0956797611423670

Jost, J. T., & Banaji, M. R. (1994). The role of stereotyping in system-justification and the production of false consciousness. *British Journal of Social Psychology*, *33*(1), 1-27. https://doi.org/10.1111/j.2044-8309.1994.tb01008.x

Judd, C. M., & Park, B. (1993). Definition and assessment of accuracy in social stereotypes. *Psychological review*, *100*(1), 109. https://doi.org/10.1037/0033-295X.100.1.109

Kashima, Y., & Fernando, J. (2020). Utopia and ideology in cultural dynamics. *Current Opinion in Behavioral Sciences*, *34*, 102-106. https://doi.org/10.1016/j.cobeha.2020.01.002

Klein, O., Allen, J., Bernard, P., & Gervais, S. J. (2014). Angry naked ladies : Can stereotyping and sexual objectification be used to transform social systems? In *Power and identity* (p. 71-93). Psychology Press. https://doi.org/10.4324/9780203366264

Klein, O., & Licata, L. (2003). When group representations serve social change: The speeches of Patrice Lumumba during the Congolese decolonization. *British Journal of Social Psychology*, *42*(4), 571-593. https://doi.org/10.1348/014466603322595284

Klein, O., & Snyder, M. (2003). Stereotypes and behavioral confirmation: From interpersonal to intergroup perspectives. *Advances in experimental social psychology*, *35*, 153-234. https://doi.org/10.1016/S0065-2601(03)01003-7

Kunda, Z., & Oleson, K. C. (1997). When exceptions prove the rule: How extremity of deviance determines the impact of deviant examples on stereotypes. *Journal of Personality and Social Psychology*, *72*(5), 965. https://doi.org/10.1037/0022-3514.72.5.965

La Mission interministérielle pour la protection des femmes contre les violences et la lutte contre la traite des êtres humains (MIPROF). (2024). *Les violences au sein du couple et les violences sexuelles en France en 2022* (19; p. 52).

Lejbowicz, T. (2022). Les écarts de déclaration de violences conjugales entre les femmes lesbiennes, bisexuelles et hétérosexuelles. *Population*, *77*(4), 615-644. https://doi.org/10.3917/popu.2204.0615

Lelaurain, S., & Fonte, D. (2022). *La violence conjugale, entre vécu et légitimation patriarcale : Contribution pour une psychologie féministe*. Mardaga.

Lelaurain*, S., Fonte, D., Graziani, P., & Lo Monaco, G. (2018). Les représentations sociales associées à la violence conjugale : De la psychologisation à la légitimation des violences. *Les Cahiers internationaux de psychologie sociale*, *3*, 211-233. https://doi.org/10.3917/cips.119.0211

Levitas, R. (1990). Educated hope: Ernst Bloch on abstract and concrete utopia. *Utopian Studies*, *1*(2), 13-26.

Little, B. (2020). Who's the Victim Here? The Role of Gender, Social Norms, and Heteronormativity in the IPV Gender Symmetry Debate. In B. Russell (Éd.), *Intimate Partner Violence and the LGBT+ Community* (p. 69-88). Springer International Publishing. https://doi.org/10.1007/978-3-030-44762-5_5

Little, B., & Terrance, C. (2010). Perceptions of Domestic Violence in Lesbian Relationships: Stereotypes and Gender Role Expectations. *Journal of Homosexuality*, *57*(3), 429-440. https://doi.org/10.1080/00918360903543170

Macrae, C. N., Milne, A. B., & Bodenhausen, G. V. (1994). Stereotypes as energy-saving devices: A peek inside the cognitive toolbox. *Journal of personality and Social Psychology*, *66*(1), 37. https://doi.org/10.1037/0022-3514.66.1.37

Mannheim, K. (1936). Ideology and Utopia, translated by Louis Wirth and Edward Shils. *New York*, 130.

Marx, K., & Engels, F. (1845). L'idéologie allemande.

Messinger, A. M. (2011). Invisible Victims: Same-Sex IPV in the National Violence Against Women Survey. *Journal of Interpersonal Violence*, *26*(11), 2228-2243. https://doi.org/10.1177/0886260510383023

Meyer, I. H. (2003). Prejudice, social stress, and mental health in lesbian, gay, and bisexual populations: Conceptual issues and research evidence. *Psychological bulletin*, *129*(5), 674. https://doi.org/10.1037/0033-2909.129.5.674

Monckton-Smith, J. (2012). *Murder, gender and the media: Narratives of dangerous love*. Springer.

Moskowitz, G. B. (2010). On the Control Over Stereotype Activation and Stereotype Inhibition. *Social and Personality Psychology Compass*, *4*(2), 140-158. https://doi.org/10.1111/j.1751-9004.2009.00251.x

Mshweshwe, L. (2020). Understanding domestic violence: Masculinity, culture, traditions. *Heliyon*, *6*(10). https://doi.org/10.1016/j.heliyon.2020.e05334

Parry, M. M., & O'Neal, E. N. (2015). Help-seeking behavior among same-sex intimate partner violence victims: An intersectional argument. *Criminology, Crim. Just. L & Soc'y*, *16*, 51.

Phalet, K., & Poppe, E. (1997). Competence and morality dimensions of national and ethnic stereotypes : A study in six eastern-European countries. *European Journal of Social Psychology*, *27*(6), 703-723. https://doi.org/10.1002/(SICI)1099-0992(199711/12)27:6<703::AID-EJSP841>3.0.CO;2-K

Poncelet, T. (2023). *Les violences entre partenaires intimes vécues par les personnes non hétérosexuelles* (p. 64). Tels Quels.

Prentice, D. A., & Carranza, E. (2002). What Women and Men Should Be, Shouldn't be, are Allowed to be, and don't Have to Be: The Contents of Prescriptive Gender Stereotypes. *Psychology of Women Quarterly*, *26*(4), 269-281. https://doi.org/10.1111/1471-6402.t01-1-00066

Rich, A. C. (2003). Compulsory heterosexuality and lesbian existence (1980). *Journal of women's history*, *15*(3), 11-48. https://doi.org/10.1353/jowh.2003.0079.

Ricoeur, P. (1984). L'idéologie et l'utopie : Deux expressions de l'imaginaire social. *Autres temps*, *2*(1), 53-64. https://doi.org/10.3406/chris.1984.940

Ristock, J. (2012). *No more secrets : Violence in lesbian relationships*. Routledge.

Ristock, J. L. (2003). Exploring Dynamics of Abusive Lesbian Relationships : Preliminary Analysis of a Multisite, Qualitative Study. *American Journal of Community Psychology*, *31*(3-4), 329-341. https://doi.org/10.1023/A:1023971006882

Ristock, J., & Timbang, N. (2005). Relationship violence in lesbian/gay/bisexual/transgender/queer [LGBTQ] communities. *Violence Against Women Online Resources*.

Romito, P. (2006). *Un silence de mortes : La violence masculine occultée*.

Ross, L. (1977). The intuitive psychologist and his shortcomings: Distortions in the attribution process. In *Advances in experimental social psychology* (Vol. 10, p. 173-220). Elsevier. https://doi.org/10.1016/S0065-2601(08)60357-3

Saunders, D. G. (1995). The Tendency to Arrest Victims of Domestic Violence: A Preliminary Analysis of Officer Characteristics. *Journal of Interpersonal Violence*, *10*(2), 147-158. https://doi.org/10.1177/0886260595010002001

Seelau, S. M., & Seelau, E. P. (2005). Gender-Role Stereotypes and Perceptions of Heterosexual, Gay and Lesbian Domestic Violence. *Journal of Family Violence*, *20*(6), 363-371. https://doi.org/10.1007/s10896-005-7798-4

Sherman, J. W., Lee, A. Y., Bessenoff, G. R., & Frost, L. A. (1998). Stereotype efficiency reconsidered : Encoding flexibility under cognitive load. *Journal of personality and social psychology*, *75*(3), 589. https://doi.org/10.1037/0022-3514.75.3.589

Sindic, D., Morais, R., Costa-Lopes, R., Klein, O., & Barreto, M. (2018). Schrodinger's immigrant: The political and strategic use of (contradictory) stereotypical traits about immigrants. *Journal of Experimental Social Psychology*, *79*, 227-238. https://doi.org/10.1016/j.jesp.2018.08.003

Sorenson, S. B., & Taylor, C. A. (2005). Female Aggression Toward Male Intimate Partners: An Examination of Social Norms in a Community-Based Sample. *Psychology of Women Quarterly*, *29*(1), 78-96. https://doi.org/10.1111/j.1471-6402.2005.00170.x

St. Pierre, M. (2012). Under What Conditions do Lesbians Disclose Their Sexual Orientation to Primary Healthcare Providers? A Review of the Literature. *Journal of Lesbian Studies*, *16*(2), 199-219. https://doi.org/10.1080/10894160.2011.604837

St. Pierre, M. S., & Senn, C. Y. (2010). External barriers to help-seeking encountered by Canadian gay and lesbian victims of intimate partner abuse: An application of the barriers model. *Violence and victims*, *25*(4), 536-552. https://doi.org/10.1891/0886-6708.25.4.536

Ståhl, T., Eek, D., & Kazemi, A. (2010). Rape Victim Blaming as System Justification: The Role of Gender and Activation of Complementary Stereotypes. *Social Justice Research*, *23*(4), 239-258. https://doi.org/10.1007/s11211-010-0117-0

Tajfel, H. (1981). Human Groups and Social Categories: Studies in social psychology. Cambridge: Cambridge University Press. https://doi.org/10.1111/j.2044-8309.1982.tb00540.x

Tajfel, H., Billig, M. G., Bundy, R. P., & Flament, C. (1971). Social categorization and intergroup behaviour. *European Journal of Social Psychology*, *1*(2), 149-178. https://doi.org/10.1002/ejsp.2420010202

Tajfel, H., & Turner, J. C. (1986). The social identity theory of intergroup behavior. In *Political psychology* (p. 276-293). Psychology Press. https://doi.org/10.4324/9780203505984-16

Taylor, C. A., & Sorenson, S. B. (2005). Community-based norms about intimate partner violence : Putting attributions of fault and responsibility into context. *Sex Roles*, *53*, 573-589. https://doi.org/10.1007/s11199-005-7143-7

Van der Linden, N., Ghilani, D., & Casini, A. (2017). Une société plus égalitaire est-elle plus pacifique ? Un regard psychosocial sur la « women and peace hypothesis ». *Sextant. Revue de recherche interdisciplinaire sur le genre et la sexualité*, *34*, Article 34. https://doi.org/10.4000/sextant.473

Vandello, J. A., & Cohen, D. (2003). Male honor and female fidelity: Implicit cultural scripts that perpetuate domestic violence. *Journal of personality and social psychology*, *84*(5), 997. https://doi.org/10.1037/0022-3514.84.5.997

Williams, J. E., & Best, D. L. (1990). *Sex and psyche: Gender and self-viewed cross-culturally.* Sage Publications, Inc.

Wittig, M. (1969). *Les guérillères* (Éditions de Minuit).

World Health Organisation (WHO). (2021). *Violence à l'encontre des femmes*.

Yamawaki, N., Ostenson, J., & Brown, C. R. (2009). The Functions of Gender Role Traditionality, Ambivalent Sexism, Injury, and Frequency of Assault on Domestic Violence Perception : A Study Between Japanese and American College Students. *Violence Against Women*, *15*(9), 1126-1142. https://doi.org/10.1177/1077801209340758